



**Paul Morand**  
**Nouvelles complètes**

II

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR MICHEL COLLOMB

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



PAUL MORAND

*Nouvelles  
complètes*

II

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR MICHEL COLLOMB

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1992,  
pour l'ensemble de l'appareil critique.  
Les mentions particulières de copyright  
figurent au verso des pages de faux titre.



ROCOCO



Chacune des nouvelles qui composent un recueil ne devrait être que la vue perspective d'un sujet central, capté sous un angle différent : ainsi l'idée motrice de l'ouvrage se trouverait aussi nettement cernée que par les chapitres d'un roman. C'est d'après ce procédé que furent écrits cinq de mes livres ; la méthode, observée avec rigueur, leur conféra une unité dont le lecteur voulut bien s'accommoder.

Par exception, j'offre ici quelques récits qui sont entre eux sans dépendance. Ils n'ont aucun lien dans l'espace ni dans le temps ; certains datent de 1916, d'autres datent d'hier. Je les présente comme de simples fragments ornementaux, dont la ligne est brisée, et où l'incrustation remplace parfois le dessin ; c'est à cause de leur surface baroque, de leur matière rocailleuse, que je les ai réunis sous le titre de *Rococo*.





# LA MORT DU CYGNE<sup>1</sup>

## I

« Assez les conversaciones ! »

Le dos à la glace, collée à sa propre image, Mlle Frangipani frappe le plancher de sa canne d'ébène : deux coups pour la colère, un coup pour l'ordre et les derniers pour la mesure.

Devant elle, autour de la rotonde<sup>2</sup>, les danseuses tracent leur cercle rose : les meilleures des coryphées, les petits et grands sujets, les premières danseuses, les deux étoiles : éternelles écolières préparant de grade en grade d'éternels examens. Sous l'œil de « mademoiselle », les étoiles elles-mêmes restent petites filles, car depuis leurs huit ans, mademoiselle les corrige : « Ne lâche pas tes reins » ou « tu ne plies pas assez » ; ce n'est plus : « Ne mets pas tes doigts dans ton nez », mais c'est toujours la gronderie.

Le soleil, qui n'arrive pas à pénétrer la nuit sans fin de l'Académie nationale de danse<sup>3</sup>, finit pourtant par percer ces casemates supérieures et par venir, à travers les fenêtres jamais ouvertes, s'allonger aux pieds de Mlle Frangipani, sur le plancher. Ce plancher s'élève doucement, comme le pont d'un voilier qui donnerait de la bande ; chaque feuille a la largeur d'une poutre, la dureté d'un banc de galère et les chaussons de satin qui posent sur les nœuds du chêne n'en paraissent que plus légers.

La paix peut succéder aux guerres, les crises à l'abondance, le ballet de *Soir de fête* à celui de *Giselle*, ou la

Forestieri à la Charpin, sous les combles de l'Opéra c'est toujours la même leçon du matin ; elle commence à 10 h 10 par la série d'assemblés et finit à midi moins 10 par les battements. Rosita Mauri avant Zambelli, et la Guimard avant la Taglioni, et Mlle Lany qui battit la première l'entrechat six avant la Camargo<sup>1</sup> qui battit la première l'entrechat quatre<sup>2</sup>, toutes ont passé par cette leçon. Les professeurs eux-mêmes, à la sueur de leur corps : Mlle Frangipani, il y a trente-sept ans, et bien d'autres avant elle. Toutes ont été « en danse » dès le matin, et dès le matin de leur vie toutes ont lutté contre le poids et contre la lenteur, ont peiné, ont été brisées. Et à cette même heure, sous le même toit, d'autres classes dressent les rats de huit ans, les quadrilles d'adolescentes, les apprenties coryphées.

Les seize danseuses sont à la barre, dont la courbe suit le mur. Appuyées sur les coudes, reposant sur un pied, l'autre devant ou derrière, piqué par la pointe, elles renouent après l'effort, sur leurs reins, le fichu de laine rose, remontent jusqu'au haut des cuisses les gaines tricotées, descendues en vis, dans lesquelles les muscles de leurs jambes tiédissent, frottent de résine les semelles des chaussons, semblables à des langues de chat, ou demeurent simplement inutiles, ne sachant que faire de leur court repos, les doigts écartés sur le tutu de travail en grosse tarlatane rigide.

Les phalanges osseuses de la Frangipani claquent comme un fouet et le travail recommence.

« Allons, ensemble ! Mé, qu'est-ce que vous avez donc ce matin ? Vous mé faites folle ! »

Le tapeur attaque et mademoiselle frappe dans ses mains. Mademoiselle est seule, sur son banc, coincée entre la porte et le dos du pianiste, lui-même si aplati contre le clavier qu'il semble jouer avec les coudes. La soie du piano droit est brûlée par le poêle qui répand dans la pièce soigneusement close en toutes saisons, une odeur pourrie de coke mouillé.

« Trois tours sour coup de pied ! »

La chaîne rose se rompt ; deux par deux, quatre par quatre, les danseuses se jettent dans la danse comme dans une piscine, nagent des deux bras, s'arrêtent soudain, puis font volte-face et marquent un temps ; l'œil peut alors contempler leur nuque brune ou blonde, la

peau blanche ou ambrée du dos, la charnière ouverte de leurs jarrets, les muscles des mollets saillants, en forme de cœur ; les jambes unies en axe font tourner le corps, puis s'ouvrent, l'une pour la motion, l'autre pour l'équilibre. Trois pirouettes ; à chaque fois les figures reparaissent, masques durs ; le regard ne redevient humain qu'au moment où, à la fin de la troisième pirouette, il s'arrête sur la glace pour constater la réussite difficile, l'attitude parfaite.

Malgré le soleil dans ses yeux, perçant le vieux rideau troué, mademoiselle voit tout, comme un arbitre d'assaut ; à chaque faute de l'escrime ailée, elle pourrait crier : « Touché ! » Son cou mince tend ses cordes vocales hors du caraco bordé de cygne.

« Et l'appui collé sour coup de pied, Zeannette !... Suzanne, alors quoi ? Pepita, et le retour sour la demi-pointe ? »

Du mur lépreux, où la peinture bilieuse a éclaté en grosses cloques, se détachent les seize sujets.

D'habitude, elles tremblent devant mademoiselle. Quand mademoiselle éternue, tout le chœur s'écrie : « À vos souhaits ! mademoiselle. » Il suffit que mademoiselle prononce le mot « froid » : aussitôt toute la classe lui offre un fichu (et le choix que mademoiselle fait du fichu est d'une extrême importance ; c'est un signe de ses préférences, non négligeable pour l'examen prochain).

Mais aujourd'hui, la Frangipani pourrait s'ouvrir le crâne à force d'éternuer, l'attention est ailleurs.

« Détassez ! À la seconde ! »

Un quart de minute pour souffler. Ces papillons n'ont pas un brin d'herbe où se poser, car le banc de bois est réservé à mademoiselle, et l'unique tabouret, aux étoiles ; pas d'autre appui que la barre qui, d'un instrument de supplice, se change, pour quelques instants, en un lieu de repos, dernier salon où toutes babillent, en murmures essouffés :

« As-tu vu le tableau de service ? »

— Cet après-midi, répétition du prochain ballet...

— Non, la répétition est remise... Y a du nouveau ! »

Une jolie jeune fille blonde au visage doux, affadi encore par le ruban bleu de boîte à dragées qui lui

serre les tempes, s'est assise un instant sur le tabouret pour changer ses chaussons usés par le travail, comme un coureur s'arrête au ravitaillement pour changer de pneus.

« Dépêche-toi, Beaupré », lui crie Mlle Frangipani dont les doigts maigres font entendre leurs terribles castagnettes. Mademoiselle n'a pas eu besoin d'annoncer que maintenant on passe aux pointes : à la première mesure du piano, les danseuses l'ont deviné, comme les chevaux de manège, rompus à toutes les manies de l'écuyer, savent, rien qu'à la façon dont il fait claquer son fouet, que c'est le moment des changements de pied au galop<sup>1</sup>.

« Sour la pointe, en arrière, deux mains à la barre ! »

Tous les tutus se haussent ; les pieds dédaignent leurs articulations merveilleuses ; les muscles perdent exprès leur souplesse, collent au squelette, et ces corps de femmes, pour se faire plus légers, plus aériens, se font de pierre.

Maintenant, elles sautent et on entend crisser sur le parquet les semelles enduites de résine.

« Allons, mesdemoiselles, du ballon<sup>2</sup> ! du ballon ! »

Elles s'élèvent sur les chevilles d'acier trempé, et leur chair ne tremble pas ; pour ce plus grand effort, elles mettent leur plus beau sourire ; on ne voit pas battre leur poitrine, mais le fard commence à couler, les cous enduits de blanc gras, à luire.

Mlle Frangipani n'a rien à reprendre à une si parfaite saltation. Aussi est-ce au tapeur qu'elle en veut :

« S'il vous plé, monsieur Câlin... Vous dormez ? »

— Non, mademoiselle... Je suis...

— Vraiment vous suivez ? Hi ! hi ! Vous suivez la classe, c'est trop facile ! »

Il a suffi de cette diversion pour que les conversations recommencent.

« Oui... Il y a du neuf ! »

Déjà la rumeur a couru tout le long de l'écurie rose.

« Du tout neuf ! »

— Allons... Retournez à la barre et reprenons la leçon depuis le début, pour vous punir d'être distraites ! Grand battement à la seconde... gauche... droite. »

Mains à la barre, nez au mur, dos au professeur, les

danseuses élèvent maintenant jusqu'à leur tête, alternativement, leurs lourdes jambes ; toute la puissance de leur corps est en bas, dans ces pieds pesants qui, à plat, ébranlent le dur plancher gris, dans ces mollets de sprinter, dans ces cuisses pareilles à des colonnes primitives, qui vont se perdre parmi la transparence de la mousseline. Le tutu bascule à chaque battement, laissant voir le pantalon tendu sous l'effort gonflé des muscles fessiers. Ce qui émerge du flot d'étoffe blanche n'est plus rien : épaules étroites, bras minces, poignets de verre filé, poitrine légère : architecture de kangourous.

Les battements, ça n'empêche pas la conversation. Pendant ces ruades rythmées, derrière les talons à la hauteur des raies tracées par le soleil à travers la poussière, dans la monotonie d'une jambe qui monte et descend, machinale comme un pendule, elles se disent leur secret :

« La Beaupré n'en sera pas !

— Battément à terre...

— D'ailleurs, vois la bobine qu'elle fait !

— ... Coup de piéd ! rond de zambe ! M'entends-tu, Zeorzette ? Sourde, Fanchette ?

— La direction a engagé...

— Voulez-vous vous taire ? »

Ça y est : dès qu'on attaque les variations à effet, Mlle Frangipani a sa crise :

« Jolie fin de leçon... Compliments... Si vous vous ténez comme ça en scène, ze vous souhaite du bonheur !

— Mais, mademoiselle...

— Ida, vous lévez la patte comme une chien ! Ténez, régardez-vous ! »

Mademoiselle s'est élancée au milieu de la rotonde. Elle retrousse sa jupe : ses soixante ans imitent cette jeunesse maladroite ; le premier temps des bras, coudes en avant, mains à la ceinture, elle le transforme en une posture ridicule, se tenant le ventre, le derrière proéminent, les genoux cagneux.

Le pianiste s'est arrêté ; la classe entière s'est arrêtée, figée par le réalisme d'une telle caricature.

« Ze ne pouis faire aussi mal que vous... Il n'y a que celou-là qui danse plous mal qué vous ici !... »

« Celui-là », c'est le sac de charbon béant, penché près du poêle...

« Régardez : voilà comment on doit se tenir. »

Alors, Mlle Frangipani rectifie sa position. Son visage cesse de grimacer. Terpsichore est descendue en elle. Ses jambes sont parfaites ; après un demi-siècle de danse, elles sont plus belles encore que celles de vingt ans... Cabriole... glissade dessus... cabriole... et pour finir et écraser définitivement ses élèves, deux relevés sur la pointe en cinquième...

C'est signé. En toute autre occasion, un murmure d'admiration (de plus en plus fort à mesure que les examens approchent) se ferait entendre. Mais aujourd'hui... rien. La classe est comme folle. Une nouvelle la parcourt maintenant comme une transe mesmérique : pour *La Mort du cygne*, la direction vient d'engager Vasilissa Kandarine, du Grand Théâtre de Moscou.

## II

Mlle Rose Souris guette l'autocar ; à 8 heures juste, cette masse carrée débouchera des bois, sur la route de Versailles, la cueillera au passage et la déposera une demi-heure plus tard à la Porte Maillot. Cette pause dans la rosée du matin, sur le bas-côté de la route, c'est le meilleur moment de la journée : ce n'est plus la famille et ce n'est pas encore le travail ; les tendresses de sa mère, les attentions méticuleuses de sa grand-mère, si douces le soir, au retour, deviennent bientôt si pressantes que Rose les quitte chaque matin avec soulagement, pour retourner à son travail. Son travail, depuis cinq ans, c'est la danse, comme on peut le voir à ses jambes déjà fortes, à ses genoux cerclés de muscles, hors de la robe courte. Dans un mois, Mlle Souris aura quatorze ans. L'histoire, la géographie, le catéchisme, tout ce qu'on lui enseigne rue de la Ville-l'Évêque ou même à l'école enfantine de l'Opéra, elle en a « suffisamment assez ». Son certificat d'études une fois obtenu, on n'en parlera plus. C'est une petite dame que Rose et c'est surtout une dan-

seuse : rien qu'à la façon dont elle porte son sac de toile cirée noire qui contient son déjeuner, dont elle serre volontairement le menton, jusqu'à user ses molaires neuves, dont elle enfonce les pouces dans ses poings, et ses poings au fond des poches de sa petite vareuse de molleton bleu marine à boutons d'or, dont elle regarde l'univers en faisant la moue, dont elle attend que l'autocar l'emmène à la conquête de Paris, on voit bien que Mlle Souris est décidée à ne pas mourir coryphée.

La Celle-Saint-Cloud est un endroit admirable. Les châtaigniers y sont plus beaux qu'en Corse, qu'en Ardèche. Il y a de grands prés, clos de barrières blanches où les chevaux courent en liberté : on ne peut même pas les attraper pour leur tondre la crinière qui leur tombe dans les yeux. La Celle-Saint-Cloud, ce sont des espaces immenses, véritablement américains, insoupçonnés de ceux qui passent tout près, sur la route de Paris à Dreux. L'horizon se développe sur trois plans : d'abord les prés, puis les bois de Fausses Reposes où les rois de France montaient à cheval et où la saucisse des aérostiers de Versailles nage dans le bleu laiteux d'un contre-jour ; enfin ce fond très mauve, coupé de fumées de fagots, au-dessus desquels bourdonnent des avions : Villacoublay. Rose Souris prend un bon coup d'air — ce que son journal appelle affreusement « un bol d'air » —, ouvre à fond les soufflets de sa poitrine, jusqu'à tousser, jusqu'à pleurer ; elle absorbe la nature tant qu'elle peut ; pas pour longtemps, mais intensément, et tout de même encore bien plus que les Parisiens, qui ne respirent que l'air noir des rues. Elle se fait forte pour mieux travailler, pour que le médecin ne lui regarde pas les gencives et les paupières, ne dise pas qu'elles sont pâles et qu'un congé s'impose.

À 8 heures, Rose musarde encore et déjà, dans le haras de La Celle Saint-Cloud, tous les chevaux sont sortis. Leur travail ressemble beaucoup à celui des danseuses ; Mlle Souris pourrait passer sans étonnement d'une vie à l'autre. Elle aussi a été un yearling, à la défense brutale ; elle aussi a rusé ; elle aussi n'aime que le mouvement et quand elle ne remue pas, elle s'ennuie en mordillant tout ce qu'elle trouve ; et



d'ailleurs, les danseuses souffrent aux mêmes endroits que les cracks : aux tendons, toujours aux tendons ; et on les soigne avec les mêmes remèdes : embrocations et pointes de feu. Aucune des expressions de turf ou de concours hippique que Rose entend dans la bouche des entraîneurs, ses voisins, ne serait déplacée à l'Opéra : par exemple, si Mlle Beaupré est si belle, si la Beaupré est étoile, si la Beaupré est unique, c'est qu'elle est « souple dans ses allures », que ses actions sont « légères et étendues ». Les qualités qu'apprécient le plus les propriétaires à melon beige qui viennent au centre du rond de sable jaune regarder leurs chevaux, le courage et la vitesse, sont les vertus mêmes des danseuses. Poulains à camail brodé aux armes, tenus par des lads, poulains fous à qui l'on apprend, au fouet, à tourner en cercle...

Voilà maintenant Rose Souris dans l'autocar, et l'autocar va descendre la côte de Saint-Cloud. À ce moment, la petite fille sent son cœur se serrer. Ce n'est pas parce qu'on aperçoit soudain Paris tout entier, immense et rose, Paris avec ses merveilles, les Téléphones, les usines Renault, la Tour Eiffel, c'est à cause de ce pavillon Louis XVI, tout blanc, avec des ifs en boule... C'est là qu'habite Mlle Beaupré, sa voisine, son idole... Les volets en forme d'ailes d'ange sont fermés... La danseuse étoile dort encore...

À Longchamp, on arrose l'herbe verte comme on fait du plancher, au foyer de la danse. Un homme ramasse les papiers gras, et, sur la pelouse, les tickets non touchés des perdants : le vendredi et le lundi matin, il y en a beaucoup. Rose pense à tous ces sous qui s'en sont allés... Quand elle sera étoile, à son tour, comme Mlle Beaupré, elle aura son écurie à elle. Pour le moment, elle ne touche que ses feux<sup>1</sup>, c'est-à-dire, les soirs de figuration, cinq francs, dix francs les jours de gala et trois francs de supplément quand on la peint en noir, pour jouer les négrillons d'*Aïda*.

Dans le métro, il fait très chaud, et Rose Souris dort debout. Elle descend place Blanche. Elle court, de peur d'être en retard, et les bananes sautent dans son sac...

Rose ne s'arrête que devant une des plus vieilles maisons de la rue Blanche. Elle dégringole quatre à

quatre l'escalier de la cave, transformée en salle de danse. La leçon particulière de Mme Veroudine a commencé. Travailler ici comme « *bénévolé* », c'est se préparer un bon point aux examens de juillet, car Mme Veroudine, dite « *la Princesse* », est une amie de Mme Courtecuisse, le professeur des petites classes. Vite, Rose se déshabille derrière le rideau, dans un pêle-mêle de robes pauvres hâtivement jetées, qui ne sentent pas très bon. Elle déplisse son petit tutu, roulé dans du papier comme un abat-jour. Puis, tours, assemblés, pas de bourrée, jetés et ronds de jambes, comme les grandes.

La voici à la barre pour deux heures, au milieu des gourdes. Parmi la douzaine d'élèves, elles ne sont ici que deux de l'Opéra (des demoiselles de l'Académie nationale, ça pose un cours payant) ; trois autres préparent le concours d'entrée ; le reste, « *c'est les gourdes* ». Les rats appellent ainsi les amateurs, ces jeunes filles à cent francs le cachet, pour qui la leçon n'est guère que du maintien, et qui ne sauront jamais travailler ; leurs familles les ont confiées à Mme Veroudine pour les désosser, pour les dégraisser, mais, au bout de deux pirouettes, elles tombent sur le derrière ; c'est à faire frémir. Beaucoup sont juives et leurs parents « *causent étranger* » ; ces almées ont des colliers de perles fines et des autos ; des gars chiliens qui viennent faire semblant de danser et qui ont mis un costume de rat d'hôtel montrant leur corps tout gainé de laine noire, pour tâcher de barboter une héritière, tournent autour d'elles, mais elles n'entreront jamais dans le Grand Temple de la danse, jamais elles ne pénétreront dans les coulisses ; jamais elles ne verront la rampe ; elles ne sont bonnes qu'à essayer des pointes devant la glace et à toupiller : ce sont définitivement des gourdes.

Tandis que Mme Veroudine donne la leçon (qu'elle interrompt trois fois pour aller lever les trois écumes du pot-au-feu qui déborde), son mari, qui reprend son titre de prince au matin, une fois le service de nuit fini et son taxi garé, se polit les ongles dans un coin, près du poêle. Ce poêle est très utile à Rose, car elle n'a pas droit au fourneau de la cuisine, et elle fait réchauffer son déjeuner sur le Godin<sup>1</sup>. Après la leçon, à midi,

c'est tout juste si la côte de veau apportée de La Celle-Saint-Cloud aura tiédi ; par contre, le gervais aura fondu...

Depuis longtemps, les gourdes sont rentrées dans leur famille gourde, auprès du père et de la mère gourdes : Rose mange seule, sur son banc ; la chaleur est telle que souvent le pain lui tombe des mains et qu'elle s'endort ; elle rêve à des lustres, à du velours rouge, à des cordons dorés, à des renommées de plâtre qui soufflent dans leur trompette en tenant sous le bras des écussons où on lit « Gluck », « Méhul », « Cherubini », à des décors qui volent sans câble, à des bracelets de diamants et à une loge particulière, avec beaucoup de crayons gras et un paravent chinois... Elle rêve aussi qu'elle est à La Celle Saint-Cloud, qu'elle dort dans une bonne litière de paille fraîche, retournée à la fourche en bois et qu'on lui apporte dans sa mangeoire une ration supplémentaire de carottes en petits morceaux et de pissenlits hachés menu.

Poulain à la bouche tendre, petite danseuse sacrée...

### III

Rose quitte le cours Veroudine pour l'Opéra, aussitôt après déjeuner, le sarrau d'écolière par-dessus sa chemisette saumon. Elle a fait un bon petit somme à la leçon de géographie, toujours égayée de devinettes ; ensuite, elle a travaillé avec son quadrille sous l'œil irritable de Mme Courtecuisse, engagée, l'arrosoir à la main, dans une lutte impossible contre la poussière : la vieille Napolitaine, tout en aspergeant le plancher entre deux variations, a menacé ses élèves de diverses tortures, comme de leur attacher la cheville à la barre ou de leur engager les pieds en première position, pendant une demi-heure, entre les barreaux de l'escalier ; c'est son habitude. Ensuite, grand lâcher de rats.

Les soirs où Rose devait figurer, elle restait au théâtre jusqu'à l'heure du spectacle, avec ses camarades : les inséparables, c'étaient Coco Battut, une diableuse rousse aux yeux cernés, Clara Bijou qu'on disait

fille naturelle d'un grand maître de la franc-maçonnerie, et Loulou Laroche dont la mère est concierge à Montparnasse (une concierge à la page, avec radio et jour de réception, le dimanche).

Les quatre inséparables s'amusaient à courir sous les combles, à travers des corridors pauvres comme ceux des chambres de bonnes, et si obscurs qu'il fallait suivre de la main la fuite des murs gras, où un triste enduit chocolat a remplacé le ripolin rose, séduction des étages inférieurs, et frotter une allumette pour lire les graffiti qui font des couloirs de l'Opéra une longue frise d'histoire naturelle, commentée par des générations sauteuses. Rose posait d'innocentes questions aux autres qui pouffaient et s'enfuyaient sur le vieux parquet gémissant. Quand les apprenties sylphides cessent de danser pour marcher ou courir, toute l'Académie nationale tremble sous le poids de leurs muscles trop tôt développés, qui les empêchent de grandir.

Rose était restée plus enfant, plus douce aussi et meilleure que ses petites camarades ; elle s'effrayait de voir Coco fumer des cigarettes d'eucalyptus et souffler pour en faire jaillir des gerbes d'étincelles ; Loulou la scandalisait en lui avouant son amour pour un petit garçon du cours des danseurs : elle portait ses paquets et, disait-elle, elle avait même volé pour lui. Clara avait des crises nerveuses où elle tombait raide ; les terribles petites jouaient alors à la mettre en bière. Ces mêmes grandissaient vite ; déjà, derrière le dos de la surveillante qui les ramenait du cours de la Ville-Évêque, elles se faufilaient au dernier rang pour exciter de leurs mines les vieux messieurs. Leurs prétentions grandissaient avec elles : les rôles d'amours de *Tannhäuser* ou de gnomes de *L'Or du Rhin* ne les tentaient plus, et elles assiégeaient la régie de l'Opéra afin d'être autorisées à jouer les paysannes de *Faust*. Alors, elles se fardaient de bleu et d'ocre jusqu'à la racine des cheveux. À la leçon, Mme Courtecuisse avait fini par voiler d'un rideau la grande glace pour les empêcher de s'y mirer sans cesse : elles critiquaient tout, se moquaient de tout ; elles se moquaient surtout de Rose et de son naïf ravissement devant les grandes personnes. Par politique, elles voudraient bien imiter sa gentillesse, ses petites prévenances, mais elles ne

## SACHA ET LES VIEILLES

<i>Notice</i>	1140
<i>Notes et variantes</i>	1142

## LES ÉCARTS AMOUREUX

<i>Introduction</i>	1145
<i>Note</i>	1146

## Un amateur de supplices

<i>Notice</i>	1146
<i>Notes et variantes</i>	1147

## Les Compagnons de la Femme

<i>Notice</i>	1150
<i>Notes</i>	1151

## Le Château aventureux

<i>Notice</i>	1155
<i>Notes et variantes</i>	1156

## UNE NOIRE AFFAIRE

<i>Notice</i>	1160
<i>Notes</i>	1161

<i>Bibliographie</i>	1163
----------------------	------

<i>Table alphabétique des nouvelles contenues dans les deux tomes de la présente édition</i>	1183
--	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

ROCOCO  
BUG O'SHEA  
LES EXTRAVAGANTS  
LE LOCATAIRE  
NAZAIRE DROGUET  
HÉCATE ET SES CHIENS  
LA FOLLE AMOUREUSE  
FIN DE SIÈCLE  
LE PRISONNIER DE CINTRA  
LE DERNIER DÎNER DE CAZOTTE  
SACHA ET LES VIEILLES  
LES ÉCARTS AMOUREUX  
UNE NOIRE AFFAIRE

*Introductions, Notices, notes et variantes*

*Bibliographie*

*par Michel Collomb*

*Table des nouvelles contenues  
dans les deux tomes de cette édition*